

INTERNEE A 8 ANS AU SS-UMSIEDLUNGSLAGER DE SCHELKLINGEN (Wurtemberg)

Yvette Wagner, épouse Jean-Claude Scherding, de Soultz-sous-Forêts, a bien voulu nous raconter son internement à l'âge de huit ans au SS Umsiedlungslager de Schelklingen (Wurtemberg) de fin octobre 1942 à avril 1945. Ce récit est la synthèse de son témoignage oral et des documents qu'elle a portés à notre connaissance (papiers personnels, coupures de presse et photos).

Je suis née le 2 septembre 1934 à Wissembourg. Mon père Alphonse Wagner était natif de Riedseltz, mais avait grandi à Strasbourg-Cronembourg, car son père avait été conducteur de locomotives (*Lokomotive-Führer*). Ma mère, née Stéphanie John, venait de Rothau. Ils s'étaient mariés à Strasbourg en 1924.

Au retour de son service militaire, mon père avait d'abord été pendant un an chauffeur d'autobus dans la compagnie d'autocars que son frère René avait fondée à Cleebourg. C'était une compagnie à la pointe de la modernité, puisque la femme de mon oncle René avait été la première Française à détenir un permis de conduire "autobus". Elle vivra jusqu'à l'âge de 91 ans. Mais si mon père, qui avait fait des études de droguiste, s'était fait chauffeur, c'était seulement pour dépanner son frère et lui éviter de perdre la concession de ligne qu'il avait achetée aux Chemins de fer d'Alsace-Lorraine. Cette concession consistait à faire trois ou quatre fois par jour le tour des villages du canton pour prendre et déposer les gens à la gare de Soultz.

La droguerie de mon père

Puis, en 1925, mon père réalisa enfin sa vraie vocation : il a ouvert à Soultz une droguerie. Pour ce commerce, il avait loué le rez-de-chaussée et le logement de la maison Wahl, qui se trouvait alors rue des barons de Fleckenstein, à l'emplacement du Crédit agricole actuel. C'était la toute première droguerie de Soultz. Beaucoup de gens disaient *Druckerei*, croyant qu'il s'agissait d'une imprimerie. Les affaires marchaient bien. Il s'était assez vite fait une très belle clientèle dans tous les alentours.

En 1934, il put donc acheter, 15 rue du baron de Bode (aujourd'hui rue du Dr Deutsch) à Soultz, à mi-chemin entre le carrefour et le pont sur le Seltzbach, la maison où j'ai grandi. L'immeuble était la propriété de la Banque Populaire, qui avait son guichet au rez-de-chaussée. Au premier étage, vivait le dentiste Ernest Lutkenmeyer, qui y tenait également son cabinet. On y accédait à droite par une entrée et un escalier séparés, qui n'existent plus.

Au début, mes parents n'avaient que la jouissance du rez-de-chaussée, où ils avaient installé la droguerie. Ils disposaient également d'une chambre au premier étage, mais c'était tout. Le reste, soit cinq chambres et une cuisine, était à la disposition du dentiste

Jean-Claude
STREICHER



Le *Konradihaus* vu de son jardin potager. Pendant notre internement, mon père attendait que les SS soient partis pour prendre ces photos.

Lutkenmeyer, qui profitait également sous le toit de deux chambres mansardées pour les deux bonnes de son ménage.

Aussi mon père dut-il demander au dentiste et à sa femme de se trouver un autre logement, pour que nous puissions nous installer plus convenablement. Ils l'avaient d'abord assez mal pris, mais ils finirent quand même par emménager, rue des barons de Fleckenstein à Sultz, dans la maison occupée aujourd'hui par la bijouterie Lantz. Sur le coup, nous ne nous doutions pas que cette affaire aura son importance par la suite.

Puis la guerre arriva. En 1938, mon père avait été réincorporé dès la première mobilisation. Il nous avait alors tous mis en sécurité à Badonviller (Meurthe-et-Moselle). A la mobilisation de septembre 1939, il fut affecté comme infirmier ambulancier à l'hôpital de Saverne. Mais ma mère était restée à la droguerie à Sultz. Moi, j'avais été placée avec mes grands-parents maternels de Strasbourg, la belle-soeur de mon père ainsi que mon petit frère Pierrot, qui venait de naître, chez des paysans de St-Georges près de Lunéville.

Après l'Armistice de juin 1940, nous nous sommes de nouveau tous retrouvés à Sultz, à l'exception de mon autre frère Henri, 11 ans, qui ayant été victime d'une méningite à l'âge de 7 mois avait été placé dans une institution spécialisée à Arlesheim, près de Bâle.

Pendant les premières années de l'annexion allemande, mon père s'occupait d'apporter discrètement des secours en nourriture et en vêtements aux prisonniers de guerre français évadés, qui faisaient étape dans la forêt entre Soultz et Lobsann. Une dame de Soultz, Stoehr Lina, qui habitait alors en face du tunnel ferroviaire, venait généralement le prévenir, quand de nouveaux évadés étaient de passage.

Le matin du 27 octobre 1942

Puis le 27 octobre 1942, à 6 heures du matin, deux ou trois *Feldgendarmen* vinrent héler mon père dans notre cour : "*Herr Wagner ! Herr Wagner !*"... A travers les persiennes, il put voir, sans être vu, qui lui valait une visite aussi matinale. Mais il mit longtemps à leur répondre, car il pensait que ces gendarmes étaient venus pour le demi cochon, qu'il avait ramené la veille de Retschwiller. Avant de leur ouvrir, il crut donc plus prudent de le dissimuler au grenier.

Dehors, les gendarmes s'impatientaient. Ils criaient de plus en plus fort et jetaient des cailloux contre les volets. Enfin, il leur ouvrit. Et les autres de lui dire, qu'il avait vraiment le sommeil profond : "*Herr Wagner, Sie haben aber ein tiefer Schlaf...*". Mon père s'excusa, en prétendant que c'était parce que tous les volets et fenêtres étaient fermés.

Pour venir chez nous de si bon matin, ces *Feldgendarmen* n'avaient pas eu besoin de faire beaucoup de chemin. En fait, c'étaient nos voisins immédiats, puisqu'en 1940 la gendarmerie allemande s'était installée dans l'immeuble contigu, en remontant vers le carrefour, dans l'actuelle pharmacie Woehrlé.

Leur apparition matinale n'avait cependant rien d'une visite de courtoisie : ils étaient tout simplement venus nous emmener, mon père, ma mère, mon petit frère et moi, sans la moindre explication, en nous laissant à peine 30 minutes pour rassembler le strict nécessaire dans des bagages à main. Je me souviens que ma mère a paniqué : elle ne savait pas quoi prendre. Elle finit cependant par réveiller notre bonne pour lui demander de l'aider. Elle pensa aussi à mettre nos objets de valeur dans la chambre de cette bonne, en lui disant d'en prendre soin comme si c'étaient les siens.

Dans la rue, devant chez nous, un grand camion bâché nous attendait déjà. Nous dûmes monter à l'arrière. De tout Soultz, nous étions les seuls à devoir y monter, toujours sans savoir où on voulait nous emmener. C'est alors que je me rendis compte que j'avais oublié ma chère poupée. Quelqu'un, qui se trouvait dans la rue à regarder ce qui se passait, alla donc la chercher à la maison et me l'apporter.

Mais mon père, qui avait alors 38 ans, lui, n'avait pas oublié de prendre son petit appareil photo Leica. Depuis longtemps, il ne sortait d'ailleurs jamais sans lui. C'était, si on veut, "le" photographe de Soultz. Tout le monde venait chez lui pour les photos d'identité et les photos de mariage. Bien que simple droguiste, il avait aussi d'une certaine façon une âme de reporter.

Nous dûmes attendre à l'arrière de ce camion pendant plus d'une heure. Un autre camion devait en effet arriver de Wissembourg et nous devions le suivre jusqu'à la même destination mystérieuse. A l'arrière de ce camion, se trouveront deux familles de Wissembourg, qui, comme nous, avaient été réveillées au petit matin et n'avaient eu que 30 minutes pour prendre le strict nécessaire. C'étaient les Kany du magasin de chaussures

avec leurs trois fils, dont un avait mon âge, et les Frisson, avec leurs quatre enfants. Leur père, Aloïs Frisson, était comptable à la Caisse d'épargne.

Et pendant que nous attendions, la petite clique des pro-hitlériens soultzois, conduits par Eugène Eib (un aubergiste-garagiste qui tenait son commerce en face du château Bode, je crois), s'était déjà attroupée devant chez nous pour ne rien manquer du spectacle. Au bout d'un moment, ils étaient même montés dans notre appartement au premier étage pour ouvrir la radio très fort et nous faire entendre, fenêtres ouvertes, de la musique typique de l'époque, voulant signifier par là que c'était bien eux les maîtres désormais.

Rassemblés à Colmar

Et c'est ainsi que nous fûmes emmenés ce matin-là à Colmar et déposés dans une école, où avaient déjà été rassemblées beaucoup d'autres familles comme nous, dont deux de Bischwiller, avec lesquelles nous finiront par être très liés, les Zimmermann et les Ganière.

Je pense qu'il y avait là une bonne quarantaine de personnes, qui évidemment ne s'étaient jamais rencontrées auparavant. Je me rappelle que la plupart des femmes pleuraient, car on ne savait toujours pas ce qu'on allait devenir. Elles pleuraient plus que nous les enfants, qui ne nous rendions pas vraiment compte de ce qui passait. Il y avait également une vieille dame de Strasbourg, qui parlait le plus souvent en français. C'est au grenier de cette école, que l'on nous fera dormir sur deux rangées de matelas, posés à même le sol. Je ne pourrais hélas pas dire dans quel quartier de Colmar nous nous trouvions.

Le lendemain, rassemblement pour le départ en train, vers une destination qui nous était toujours aussi inconnue. En gare de Colmar, un train entier nous attendait. C'était un train de voyageurs, mais sans compartiments, avec des bancs en lattes de bois. Il faut dire que nous étions tout d'un coup beaucoup plus nombreux. Des gens avaient été amenés de toute l'Alsace. Il y en avait de tous les âges et même quelques vieux curés. Je me souviens qu'on nous servit alors à manger dans des gamelles. Mon père gardait plus ou moins son calme, mais ma mère continuait de se lamenter et de pleurer

Puis, quand vint le moment de monter dans le train, ma mère eut le malheur de manquer le marche-pied. Elle tomba entre le quai et le wagon en s'écorchant la jambe droite. Elle hurlait de douleur. On appela à l'aide. Un homme se disant médecin finit par se présenter. C'était le Dr Paul Flech de Haguenau, que nous connaissions un peu et qui était lui aussi du même convoi. Il ausculta ma mère et finit par conclure qu'elle n'avait heureusement rien de cassé.

Puis, le train s'ébranla. Je peux vous dire qu'il était bien rempli. S'il faut en croire une coupure de presse des *Strassburger Neueste Nachrichten*, que j'ai conservée, 34 chefs de famille, avec leur femme et leurs enfants avaient alors été embarqués.

Schelklingen

Le train s'arrêta dans une gare quelque part dans le Wurtemberg, à une cinquantaine de kilomètres d'Ulm. Des camions nous y attendaient. Ils nous déposeront dans le *SS-Umsiedlungslager* de Schelklingen. C'était un camp de transplantation, tenu par des SS



Pour servir la soupe, nous n'avions rien d'autre que des écuelles et une bassine de lessive.
Le premier homme à gauche est mon père. A droite: mon petit frère Pierrot, moi, puis ma mère.



Corvée de lessive pour les femmes. Ma mère est devant à droite.

âgés de 40 à 45 ans. Il avait été aménagé dans une grande bâtisse en fer à cheval, dont le toit sera un peu plus tard orné d'une grande croix rouge, pour nous prémunir des bombardements alliés. Cette bâtisse hébergeait, avant que les SS ne s'en emparent, une maison de redressement d'obédience religieuse pour les adolescents, le St. Konradhaus. Ce qu'elle redeviendra après la guerre, et ce qu'elle est toujours de nos jours, sous le même nom de St. Konradhaus.

Enfin tout s'éclaircissait ! Nous avons été identifiés comme "*deutschfeindlich*" et réfractaires au nazisme et devons subir ici une rééducation, puisque, malgré tout, étant de souche alsacienne-allemande (« *elsässisch-Deutsche Abstammung* », disaient-ils), on pensait pouvoir faire de nous des Allemands comme les autres. Sur le coup, mon père crut qu'il avait été dénoncé pour l'aide apportée aux prisonniers de guerre français évadés. Mais les vrais motifs de notre internement, nous ne les connaissons que bien plus tard, et ils n'avaient pas grand chose à voir avec ce qu'il avait supposé.

Les Zimmermann de Bischwiller, avec lesquels nous finirons par être très liés, étaient eux aussi des réfractaires. Le père, Gérard Zimmermann, quoique catholique, était instituteur à l'école protestante de garçons de Bischwiller. Il avait fait la guerre de 40 comme lieutenant de réserve des chasseurs alpins. Ayant été fait prisonnier par les Allemands, il s'était échappé, puis fut repris. Il avait quand même put rentrer à Bischwiller.

Mais au lieu d'éviter de se faire remarquer, il avait demandé à pouvoir s'installer en France non occupée. En janvier 1941, il avait ensuite refusé son poste d'instituteur dans le pays de Bade. Ce qui lui valut d'être révoqué et d'avoir à se présenter toutes les semaines à la Gestapo de Haguenau. En juin 1942, sa femme Marie-Thérèse avait à son tour été révoquée de l'enseignement. Ils n'avaient qu'une seule fille, Marie-Louise, qui était lycéenne à Haguenau. A Schelklingen, elle aura beaucoup d'amitié pour mon petit frère et moi.

On nous installa dans des dortoirs très resserrés du bâtiment central. Les fenêtres avaient des barreaux et les lits superposés très rudimentaires étaient faits de planches et de lattes clouées les unes aux autres, avec des sacs de paille pour tout matelas. Les familles allaient devoir vivre les unes avec les autres. Les femmes dormiraient en bas, et les hommes en haut. Ces châlits n'étaient vraiment pas fameux. Les lattes de ma couche devaient bientôt craquer. Il me fallut donc dormir en haut avec mon père.

Gamelles de chiens

Nos premiers jours au *SS-Umsiedlungslager* de Schelklingen ont été pénibles. Pour manger, en guise d'assiettes, nous n'avions que des gamelles brunes émaillées. On aurait dit des gamelles de chiens. Une catastrophe ! En les voyant, les femmes et les enfants se remirent à pleurer. Pour servir la soupe sur les tables, nous n'avions rien d'autre que de grandes bassines en zinc, des *Blechbette*, de 60 cm à 1 m de longueur, qui en temps normal n'auraient dû servir qu'à faire la lessive ! Et tous les vendredis, nous devions manger un horrible *Gaisburgermarsch*, qui n'était rien d'autre qu'un mélange de tous les restes de la semaine, allongé d'eau. Et pour nous laver, nous nous n'avions qu'un lavabo des plus primitifs, situé au bout d'un couloir sombre et qui ne laissait couler qu'un mince filet d'eau.



Assis sur nos misérables châlits. L'homme à droite est M. Pâté de Sarre-Union.



Ma mère et Mme Pâté de Sarre-Union sont de corvée de « *Wanzenvergasung* ». A l'entrée du camp, en compagnie d'une infirmière.

Les adultes devaient bien sûr travailler. Ils devaient même travailler du matin au soir. Maris et femmes étaient donc séparés dans la journée et ne se voyaient que le soir à l'heure du repos. Les femmes travaillaient à la cuisine et à la laverie. Elles devaient laver des chemises et des sous-vêtements militaires. Ma bonne amie Marie-Louise de Bischwiller avait, quant à elle, été désignée pour faire le ménage dans les chambres des SS au premier étage d'une aile du *Konradihaus*,

Périodiquement, on demandait aussi aux femmes de désinfecter les chambres, où les punaises (*Wanzen*) risquaient de proliférer. Elles devaient alors badigeonner toutes les fissures de nos châlits d'une espèce de goudron contre les parasites appelée *carbolineum*. Armées d'un pinceau et d'un seau ou d'un bidon de colle, un rouleau de papier attaché à la ceinture, elles devaient également jointurer toutes les fenêtres pour les rendre totalement hermétiques. Après quoi, un gaz désinfectant était lâché (*Wanzenvergasung*). Pour ces opérations, nous devions à chaque fois déménager dans une autre chambre.

Pour les hommes, la principale corvée consistait au début à décharger des trains entiers, qui avaient amené de la literie et des vêtements confisqués aux Juifs. Ils devaient également décharger à la pelle des camions de charbon, qu'il fallut passer par les fenêtres dans la cave.

Tous les matins, il y avait l'appel dans la cour. Régulièrement, il fallait aussi que les adultes assistent à des réunions et des discours de rééducation et de germanisation. Tout le monde dut apprendre et pratiquer le salut hitlérien. Même mon petit frère de trois ans fut entraîné dans cet engrenage. Tous les mois, des SS venaient également faire une inspection. Parmi eux, il y en avait un à l'air particulièrement méchant, avec un bandeau noir sur l'œil. Les SS ne quittaient jamais leur uniforme noir. A chacune de leurs apparitions, on pouvait redouter d'être séparés des siens. Ils n'avaient rien d'autre à faire que de nous surveiller et de nous commander. Et le *Lagerführer* ne se privait pas de sélectionner, parmi les internées, l'une ou l'autre demoiselle pour l'agrément de ses soirées.

Etoiles juives

Moi, j'avais alors huit ans. Mon jeune âge me dispensait des corvées. On ne me demandait pas de faire des raccommodages, puisque je ne savais pas coudre. Tout au plus, me demandait-on d'aider à découdre des étoiles juives de vêtements, qui étaient arrivés par tas entiers, mêlés de poupées. Ces vêtements étaient ensuite réexpédiés et distribués aux populations civiles. Ce n'est que plus tard, que je sus les circonstances horribles par lesquelles ils étaient venus jusqu'à nous.

A mon âge, j'aurais dû fréquenter l'école. Mais je n'en avais pas le droit. Je passais donc la plus grande partie de mon temps à me promener dans le camp, à me perdre dans les énormes couloirs du *Konradihaus*, à garder mon petit frère, à aller de chambre en chambre, à bavarder avec les personnes âgées des autres familles alsaciennes, qui étaient dispensées comme moi de corvées. Les journées passaient ainsi à se raconter toutes sortes de choses. Quelquefois aussi, j'emmenai mon petit frère faire un petit tour au village.

Mais à Schelklingen, il n'y avait pas que des Alsaciens. Il y avait aussi des Tchèques, des Slovénes, des Polonais... Les Alsaciens ne formaient qu'un peu moins de la moitié des internés. Autant que possible, ils restaient groupés. Jamais il n'y a eu entre eux de disputes.



Une des corvées réservées aux hommes : emmener la literie, qui avait été confisquée aux Juifs et qui était arrivée à la gare par le train.

Le dimanche après-midi, on avait le droit de se promener un peu en-dehors du camp. Mais ces sorties devaient se passer absolument sans le moindre incident, sans la moindre histoire, car sinon tout le monde était consignés les dimanches suivants. Il y eut ainsi plusieurs fois des interdictions de sortie, mais j'étais trop jeune pour en connaître les motifs.

Je me souviens aussi qu'on allait quelquefois dans l'arrière-salle d'un restaurant voisin, où les Allemands passaient des films de propagande. Un soir, c'était un film d'actualité sur les innombrables prisonniers capturés par la Wehrmacht. Il était accompagné du *Choeur des esclaves* du Nabuccho de Verdi. En l'entendant, tous les internés fondirent en larmes, car cette musique ne rappelait que trop notre propre sort.

Les photos de mon père

Mon père, lui, avait toujours son Leica avec lui. Quand il était sûr de ne pas se faire prendre par les SS, il nous prenait donc en photo à la buanderie, dans nos chambres ou dehors dans la cour. On m'y voit toujours avec mon ruban à papillon dans les cheveux, auquel ma mère était très attachée.

Je pense que mon père a dû consommer au total à Schelklingen une bonne dizaine de pellicules. Bien sûr, il ne les avait pas toutes amenées de Sultz. Il a dû en faire venir l'une ou l'autre par la poste, cachée dans les colis de nourriture que la famille, nos voisins ou le curé Imbs nous envoyaient. Mais comme ces colis étaient ouverts, il ne tarda pas à trouver une solution plus sûre, qui consistait tout simplement à se les faire apporter en mains propres.



Petit moment de détente chez les détenus alsaciens.
On me reconnaît au ruban dans les cheveux, tout en haut à droite.

C'est Monsieur Georges Ungerer, le buraliste de la rue du baron de Bode à Soultz, qui voulut bien s'en charger. En tant qu'ancien combattant français de la première guerre, il avait certaines facilités pour voyager en train. Il vint donc nous voir à Schelklingen à peu près trois fois par an. Avec les pellicules photos, il nous apportait également à manger, du lard par exemple. Mon père dut évidemment attendre la fin de la guerre pour développer ses photos. A voir les pochettes, il a fait faire les tirages chez Mayer-Wanner à Strasbourg. Toutes ces photos, je les possède toujours. Elles sont un témoignage précieux, sans doute unique, sur ces années de guerre.

Jamais personne n'était relâché du *SS-Umsiedlungslager* de Schelklingen. Le beau-frère de mon père, Charles Drygalla de Strasbourg-Koenigshoffen, et qui était le directeur de la Caisse St-Jean du Crédit Mutuel à Strasbourg, s'était inquiété de notre sort. Dès le début du mois de novembre 1942, il avait demandé par courrier le retrait de la mesure d'internement qui nous avait frappés (*Rücknahme der Absiedlungsmassnahme von Familie Wagner, Sulz u/Wald*).

Mais la direction du parti nazi pour l'arrondissement de Wissembourg lui répondit dans une lettre que j'ai également conservée, que rien hélas ne pouvait être entrepris en notre faveur (*in der Angelegenheit kann nichts unternommen werden*). Mon oncle expédia encore plusieurs autres lettres (j'en ai gardées trois) pour essayer de nous sortir de Schelklingen. Puis il y renonça, voyant bien que cela ne servait strictement à rien.

Mon père fit également intervenir en notre faveur le menuisier de Munich, qui juste avant notre internement était sur le point de finir de poser un superbe parquet dans notre séjour à Soultz, au-dessus du magasin. Mais lui non plus n'obtint aucun résultat.

Les nazis avaient de leur côté cherché à mettre la main sur mon frère Henri, pour une issue qu'il est facile d'imaginer. Mais l'institution suisse, qui le gardait, refusa toujours de le leur livrer. Il restera donc à Arlesheim trois ans de plus, jusqu'à la fin de la guerre.

A la Libération, cette institution n'oublia évidemment pas d'en réclamer la note en francs suisses. Mon père eut bien du mal à la rembourser, car elle était assez élevée.

Dispersions

Puis au bout d'un certain temps, plusieurs internés de Schelklingen ont été dispersés. Les Kany de Wissembourg, de même que le Dr Flech, ont été envoyés ailleurs. Marie-Louise Zimmermann, ma bonne camarade de Bischwiller, dut partir tous les matins très tôt en camion travailler dans une cimenterie, où elle devait pousser des wagonnets chargés de ciment, en compagnie de prisonniers russes et polonais. C'était si éprouvant, qu'elle en tomba malade. Elle eut la jaunisse, je crois. A la fin, elle put rester à Schelklingen, et en juin 1944 il lui sera permis de passer l'*Abitur* à Ulm, puis on la prit comme aide-infirmière dans un hôpital près de Schelklingen. Son père, après avoir été affecté chez des paysans, finira par être employé comme instituteur au village de Schelklingen.

Mon père, lui, dut se rendre tous les matins en train à Ulm, où il fut employé comme préparateur dans une droguerie en gros du centre ville, appartenant à la chaîne Norris-Zahn, alors très connue en Allemagne. Ce magasin employait déjà un certain nombre de Polonais et de Tchèques, mais aucun d'entre eux ne connaissait les produits chimiques qu'il fallait manipuler. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle on avait fait venir mon père. Comme il ne se séparait jamais de son Leica, il prendra donc également quelques clichés à Ulm. Mais ma mère, elle, était restée au camp.

Les Frison de Wissembourg et les Ganière de Bischwiller n'ont pas non plus bougé. M. Henri Ganière, qui était horticulteur de profession et le père de deux filles et d'un bébé, travailla ainsi jusqu'à la fin de la guerre dans les serres et dans le jardin -qui était énorme- de l'ancien *Konradihaus*.

Cette dispersion mit fin à l'appel du matin. A partir de ce moment-là nous n'avions été rassemblés dans la cour qu'à l'occasion des visites d'inspection des responsables SS. Toutes nos entrées-sorties du *Konradihaus* continuaient cependant d'être contrôlées par le concierge du camp, qui était un Polonais, interné comme nous. Il était installé à la sortie dans un petit coin et vérifiait les laissez-passer de chacun.

Pour les derniers six mois, mon père réussira à nous obtenir deux chambres mansardées dans une maison particulière située dans le voisinage du camp. C'était un logement que les SS avaient réquisitionné. Mais les Allemands qui partageaient cette maison avec nous, les Bloching, furent toujours très gentils avec nous. Ils nous donnaient souvent quelque chose à manger.

Les Américains

Trois jours avant l'arrivée des Américains, le *Lagerführer* rassembla encore tout le monde dans la cour du *Konradihaus*. Au loin, on entendait déjà le canon de nos libérateurs. Et pourtant, il eut encore le culot de nous tenir un discours des plus menaçants, dont nous avons surtout retenu ce passage : "*ihr Elsässer werdet ihre Heimat nie wieder sehen !*".

Là-dessus, d'autres SS arrivèrent encore de Stuttgart dans une dizaine de voitures, d'ailleurs toutes de marque française. Ils s'installèrent au *Konradihaus*. Beaucoup cru-

rent qu'ils avaient l'intention de se défendre jusqu'au dernier. Au cours de la nuit qui précéda l'arrivée des Américains, on les vit encore décharger des caisses mystérieuses dans la cave.

Nous, en prévision de cette arrivée, nous avions accroché au portail de notre maison un petit écriteau précisant qu'elle était habitée par des "French deportees". Comme partout ailleurs en Allemagne, on avait lieu de craindre en effet certains excès de nos libérateurs. Nous avons bien fait, car quand ils virent notre écriteau, ils s'arrêtèrent, puis s'en retournèrent.

Le 22 avril 1945, enfin, vers quatre heures de l'après-midi, les Américains firent leur entrée dans le Konradhaus, bientôt suivis de quelques éléments de l'armée française. Ils firent prisonniers tous les SS, sans avoir besoin de tirer le moindre coup de feu. Mais à cet instant, mon père n'était plus avec nous. Il était parti apporter quelque chose à des prisonniers et ma mère avait très peur qu'il lui arrivât quelque chose. Nous ne restâmes donc pas dans la cour du Konradhaus, où les SS avaient été rassemblés pour partir en captivité. Nous rentrâmes dans notre maison, dans la plus grande anxiété.

Notre instinct ne nous avait pas trompé, car lorsque les Américains virent mon père sortir du bois en courant, ils lui avaient tiré dessus. Mais il eut la bonne idée de prendre son mouchoir blanc et de l'agiter bien haut. Heureusement aussi que mon amie Marie-Louise, qui savait un peu d'anglais, lui avait appris à dire : *"I am a French Deportee, I am a French Deportee"*. Cela a suffi pour le tirer d'affaire.

Dans les caisses des SS

Dès qu'il en eut l'occasion, mon père alla ensuite voir avec M. Zimmermann et quelques autres Alsaciens ce qu'il y avait dans les caisses que les SS avaient déposées dans la cave. Par extraordinaire, celles-ci ne contenaient pas autre chose que les dossiers administratifs des internés de Schelklingen. Mon père put ainsi mettre la main sur quelques précieux documents nous concernant. Le dossier tenait en quatre ou cinq pièces, que je possède toujours.

Les vrais motifs de notre internement y étaient exposés noir sur blanc : nous avons été transplantés à Schelklingen, non pas parce que le gendarmerie allemande de Soultz avait eu vent de l'aide que mon père apportait aux prisonniers français évadés, mais parce que notre ancienne voisine, l'épouse du dentiste Ernest Lutkenmeyer l'avait dénoncé comme *deutschfeindlich*. *"Wagner, dit cet acte de dénonciation, ist Denunziant, Spitzel, Hetzer und Sadist. Er war während des jetzigen Krieges Sanitäter in der französischen Armee. Er ist heute noch sehr frankophil eingestellt. Im Versteckten wühlt er gegen den Staat und die Partei. Wahrscheinlich hört er auch ausländische Sender ab, denn er wurde schon öfters beim Greulmärchenerzählen ertappt"*.

Dans ce rapport de gendarmerie, on accusait même mon père d'avoir prétendu que s'il rencontrait un jour un soldat allemand blessé, il l'achèverait à coups de pied dans le ventre. Ce qui n'était vraiment pas sa façon de parler. Mais de l'aide qu'il avait apportée aux prisonniers évadés, pas le moindre mot. C'est donc qu'elle était ignorée non pas seulement de l'épouse Lutkenmeyer, mais également de la gendarmerie et de la police allemandes.

Nous n'avions donc été internés à Schelklingen qu'en raison des opinions françaises de mon père, dont il ne se cachait d'ailleurs qu'à moitié. Et si nous n'avions pas été envoyés vers une destination plus effroyable, c'était uniquement par égard pour nous, les enfants. Mon petit frère Pierrot et surtout moi, la petite blondinette, étions en effet d'apparence trop "aryenne" pour mériter un châtement plus terrible. "*Aus Rücksicht der rassisch guten Kinder...*", dit le rapport du *Leiter des Bodenamtes und der Ansiedlungsstelle* de Strasbourg.

La dénonciation de notre ancienne voisine était datée du 17 novembre 1940. Elle était donc restée presque deux ans dans les tiroirs de *Feldgendarmarie* de Soultz. Puis, quand celle-ci dut fournir son contingent pour la grande rafle anti-française du 27 octobre 1942, on peut supposer qu'elle prit notre dossier, puisqu'il était le premier. Mais déjà avait été établie une liste d'une trentaine d'autres Soultzois, qui s'étaient signalés par des comportements anti-allemands (*Es haben sich in deutschfeindliche Weise bestätigt folgende Personen...*). On y lit entre autres les noms du Dr Baechtel, vétérinaire, de Frédéric Laeufer, aubergiste et futur maire de Soultz, du dentiste Barnekow...



Photo souvenir dans la cour du *Konradihaus*, décorée du drapeau français, juste avant notre retour à Strasbourg en voitures et en camions militaires.

Le retour

Dans un ultime réflexe de défense, les SS, qui étaient venus de Stuttgart, avaient rendu leurs voitures inutilisables, juste avant l'arrivée des Américains. Mais mon père, qui s'y connaissait également dans la mécanique, sut remettre en marche deux d'entre elles : une Traction et une Peugeot. Elles allaient pouvoir nous ramener en Alsace, nous évitant ainsi de monter à l'arrière d'inconfortables camions militaires.

D'un commun accord, la Traction fut attribuée à nos amis les Zimmermann de Bischwiller, pendant que la Peugeot nous serait réservée. Entre-temps, les militaires français avaient d'ailleurs officiellement chargé le père de Marie-Louise de la direction du camp de Schelklingen et de l'organisation du retour. Et pour l'aider à tenir son nouveau rôle, ils lui avaient même donné un uniforme de capitaine.

Mais au dernier moment, il se produisit un incident tragi-comique, dont je devais faire les frais. Un grand Polonais, que tous les internés de Schelklingen avaient surnommé "de Polàke Kénig" (le roi des Polonais), se mit à réclamer la Peugeot pour pouvoir rentrer plus vite chez lui. Mon père lui dit que ce n'était pas possible, puisque c'était lui qui l'avait réparée et qu'elle lui avait déjà été attribuée par le capitaine Zimmermann. Le Polonais ne voulut pas le savoir et continuait de la revendiquer à corps et à cri. Mon père finit par s'énerver et par lui envoyer un grand coup dans la figure. Comme je me tenais juste derrière le Polonais, celui-ci tomba sur moi de tout son poids.

Puis, après une dernière photo de famille dans la cour du Konradhaus, nous rentrâmes en Alsace en Peugeot. Nous fermions la marche du convoi, bien contents de ne pas avoir à faire toute cette route sur les banquettes de fortune d'un GMC.

Strasbourg n'était pas très éloigné, mais nous n'y arrivâmes qu'en fin de matinée. Nous dûmes d'abord faire étape, comme tous les déportés et prisonniers rentrants en France, dans un grand hall du Wacken pour les contrôles sanitaires et la remise de papiers d'identité provisoires. Nous y passâmes le restant de journée. Je me souviens qu'il y avait énormément de monde. Il en venait de partout. Nous devions passer d'un bureau à l'autre, que séparaient des cloisons en bois. On nous demanda si nous voulions nous nettoyer avec de la poudre DDT contre la vermine. Mon père dit que ce n'était pas nécessaire, puisque nous étions propres. Nous devions être les seuls à pouvoir le dire, car tous les autres rentrants étaient dans un bien piteux état.

Ces formalités remplies, on nous ramena en camion militaire chez les grands-parents à Cronembourg. Nous y resterons à peu près un mois, pendant que mon père se rendait une fois par semaine à Soultz pour commencer de remettre notre droguerie en état.

Elle en avait bien besoin, car elle était encombrée de saletés sur un mètre de hauteur. Tout était par terre. Tous les tiroirs avaient été tirés et vidés. Le labo photo était cassé. Plus rien n'était utilisable. Au premier étage, dans le séjour, le parquet neuf avait été arraché pour faire du feu dans le *Kachelofe*. Tristes vestiges de la débâcle allemande de mars 1945. Il y avait même au premier étage une bombe incendiaire, qui heureusement n'avait pas explosé.

Dans le garage, notre Traction avait été entièrement démontée. Il n'en subsistait que la carrosserie, posée sur des billots de bois. Tout le reste, les quatre roues, le moteur ainsi que le radiateur, avait été emporté.

Soultz heureux de nous revoir

Le mois suivant, nous vînmes habiter à Betschdorf. Mon père put alors venir tous les jours à Soultz, pour finir de remettre la droguerie en état. Un jour de juin 1945 enfin, nous pûmes nous y réinstaller. Tout Soultz était si heureux de nous revoir, nous les rescapés de Schelklingen, que les voisins et la municipalité provisoire improvisèrent alors pour nous une petite réception à la mairie fort sympathique, dont j'ai gardé un souvenir ému.

Dans les rues flottaient de grands drapeaux tricolores à croix de Lorraine. Les filles de mon âge étaient venues en costume alsacien, pendant que les garçons nous faisaient une haie musicale avec leurs petits accordéons diatoniques (*gnetsche*). Il y avait là Jean-Geor-



La foule des Soultzois venue fêter notre retour.

ges Laueffer, le fils du futur maire, Jean-Louis Schwoerer, Monique Linck... Ils jouaient des airs militaires français, pleins de gaieté. Le plus étonnant, c'est qu'ils jouaient sans connaître les notes, à partir de ce que Jean-Georges Laueffer avait appris d'un adulte. Devant la mairie, tout Soultz s'était rassemblé, puis nous raccompagna en musique jusque devant notre maison.

Le 14 juillet suivant, j'eus encore le grand honneur de déposer, habillée en petite Alsacienne, la plaque du monument aux morts, qui rappelle le souvenir de tous les Soultzois tués et disparus au cours de cette guerre. Cet honneur, je l'avais partagé avec mon petit frère Pierrot, Doreth Schmitt et Lucie Grimm, ainsi qu'avec Madeleine, la fille de l'imprimeur Henri Sutter, puisque comme moi elle avait été internée avec ses parents à Schelklingen en septembre 1944, mais pas pour très longtemps, les Sutter ayant été rapidement envoyés vers une autre destination, que j'ignore.

Mais comme je n'avais pas été à l'école pendant près de trois ans, j'avais beaucoup de choses à rattraper. Heureusement, que M. Streicher, notre instituteur de Soultz, sut mettre les bouchées doubles pour tous ceux qui comme moi avaient eu une scolarité bâclée à cause de la guerre. Après mon certificat d'études, j'ai encore passé deux années dans un internat de Lunéville, où grâce à mes très bonnes notes en chimie j'ai obtenu mon brevet avec un an d'avance. Puis j'ai rejoint et succédé à mon père à la droguerie et au labo photo. Mon fils Francis continue la tradition familiale. Après ses études de photographie, il a repris la droguerie pour la transformer en studio photo-vidéo.

Mon père, lui, avait obtenu le 31 mars 1952 une citation signée de la main du général de Gaulle ainsi que du général de Larminat, président de la Commission des passeurs, *"pour l'aide généreuse qu'il avait apportée aux prisonniers, déportés et évadés français"*. Le 26 avril suivant, mon père avait également obtenu une citation du Secrétaire d'Etat à la Guerre, qui me remplit tout autant de fierté. Elle dit : *"Magnifique patriote. A contribué durant l'occupation ennemie, dans des circonstances difficiles et dangereuses, au passage de nombreux prisonniers de guerre, français et alliés, évadés des camps d'Allemagne. A fait preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités de courage et de dévouement"*. Cette citation affirmait même que c'est pour ces activités de passeur qu'il avait été déporté à Schelklingen, ce qui, je dois dire, n'était pas tout à fait exact si l'on en croit les documents SS qu'il y a lui-même découverts.



Mes parents (x x), entourés de la municipalité provisoire de Sultz, devant la mairie, en juin 1945, le jour de la réception qui avait été organisée pour fêter notre retour.



Mon petit frère Pierrot et moi (x x), devant la mairie, avec toute la belle jeunesse de Sultz.



Après la réception à la mairie, on nous raccompagne en cortège jusqu'à la droguerie familiale, rue du baron de Bode, musique en tête. Ses rideaux étaient encore baissés. Elle avait beaucoup souffert pendant notre absence.



Le 14 juillet 1945, Madeleine Sutter, mon petit frère et moi, pour la cérémonie au monument aux morts. Derrière nous, Dorette Schmitt et Lucie Grimm.

Les procès

Mon père avait également cru devoir rendre au couple Lutkenmeyer la monnaie de sa pièce, d'autant que le dentiste, qui était d'origine lorraine (mais d'ascendance allemande) avait figuré en tête ("*an der Spitze*") des onze premiers adhérents ("*Parteigenossen*") du parti nazi à Sultz. Il était ensuite devenu *Ortsgruppenleiter* à Sultz, puis *Kreisredner* et *Agent des Sicherheitsdienstes von Weissenburg*.

A ce titre, il avait fait confisquer d'un seul coup à Sultz pas moins de 18 postes de TSF. Il avait également fourni des renseignements sur le Cercle des médecins de Woerth et ainsi permis l'arrestation ou l'internement de plusieurs personnes, dont le Dr Paul Flech de Haguenau. Il avait cependant fini par être destitué de ses fonctions d'*Ortsgrup-*

penleiter, ayant contribué à envoyer en déportation un membre du parti lui-même. Son épouse, née Eugénie Dreydery, était du même tonneau. Elle s'était cru l'éminence grise de l'*Ortsgruppenleiter* et sa propension à la dénonciation la faisait redouter bien plus que son mari

S'appuyant sur plusieurs témoins, mon père les assigna donc en justice. Le dentiste échoua ainsi à la prison de la rue du Fil à Strasbourg. Il était sans doute très surpris de ce qui lui arrivait, ne s'attendant pas à ce que mon père découvre dans les caisses de la SS à Schelklingen de si belles pièces à conviction.

Le procès eut lieu en juillet 1946 devant la Cour de Justice du Bas-Rhin. Le commissaire du gouvernement Payot demandera que le dentiste soit condamné à 10-15 ans de travaux forcés, et son épouse à cinq ans de réclusion, avec confiscation de tous leurs biens. Le premier, qui était alors âgé de 51 ans, sera finalement condamné pour intelligence avec l'ennemi à huit ans de réclusion; et la seconde (alors âgée de 41 ans), à cinq ans de prison. Ils eurent tous leurs biens confisqués et furent également condamnés à l'indignité nationale à vie avec interdiction de séjour dans le département du Bas-Rhin pendant vingt ans. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus ensuite. Ils auraient réouvert, m'a-t-on dit, un cabinet dentaire du côté de Mulhouse.

Mon père avait également assigné en justice Eugène Eib, l'aubergiste-garagiste prohitlérien de Soultz, qui avait démonté notre Traction pour pouvoir se replier en Allemagne, à l'approche des troupes alliées. Il avait lui aussi figuré parmi les 11 premiers adhérents du parti nazi. Il avait quitté Soultz une première fois à la fin de 1944, puis y était revenu à la suite de la contre-offensive *Nordwind*. Et c'est à l'occasion de ce second repli vers l'Allemagne, qu'il avait démonté notre voiture. Mon père voulait qu'il soit condamné à lui restituer les pièces volées ou du moins à les lui rembourser. Eib s'en tira au premier procès, en prétendant qu'il avait agi sur ordre (*im Uftrag*). Mon père a fait appel à Colmar, mais il m'est impossible de dire s'il a obtenu gain de cause. Mes parents décéderont tous les deux en 1978. Ma mère d'abord en février, puis mon père en avril. Ils sont tous deux enterrés à Soultz.

Mes retrouvailles avec Marie-Louise

De mon côté, j'avais entièrement perdu de vue Marie-Louise Zimmermann, mon ange gardien de Schelklingen. Pas étonnant, elle était devenue professeur d'université et après son mariage, elle s'était fixée à Bruxelles, où son mari était fonctionnaire européen. Puis des amis communs m'apprirent, que pour sa retraite elle était revenue à Strasbourg et qu'elle avait commencé d'écrire un livre de souvenirs sur Schelklingen.

Je lui ai fait savoir que je possédais toujours les photos de mon père. Ca tombait bien : elle trouvait qu'elle n'avait pas assez d'illustrations pour son ouvrage. Le lendemain, elle me rappelait au téléphone. C'est donc ainsi que nous fîmes nos retrouvailles et que le livre de Marie-Louise Roth-Zimmermann parut en 1999 aux éditions de La Nuée Bleue à Strasbourg sous le titre "*Je me souviens de Schelklingen*" avec huit photos prises au *SS Umsiedlungslager* par mon père. Pour sa traduction en allemand, qui parut au printemps dernier à Sarrebruck sous le titre « *Denk ich an Schelklingen* », j'ai pu lui fournir une photo supplémentaire, celle qui nous montre sous le panneau, à l'entrée du camp, en compagnie d'une infirmière.

Jean-Claude STREICHER (29 septembre 2022)

Paru dans *L'Outre-Forêt*, n° 115, 3e trim. 2001, p. 35-47.

Une lettre du curé Jules Imbs de Sultz à mes parents à Schelklingen

Sulz, 10. Aug. 1944
Meine Lieben,

Es freut mich, dass sie die kleine Sendung erhalten haben und fühle mich glücklich Ihnen damit eine kleine Freude bereitet zu haben. Kein Mensch hätte vor 2 Jahren gedacht, dass Ihre Verbannung so lange dauern würde, aber man fühlt es in den Fingern, dass es nicht mehr lange so weiter gehen kann.

Es ist zur Zeit auch nicht mehr gemütlich hier. Seit der völligen Zerstörung von Pechelbronn ist man aufgeregt sobald man die Flieger hört. Der Anflug auf Pechelbronn ging vom Osten her und man hatte den Eindruck, dass die Raketen mit den bunten Streifen gerade über unsern Kopf ausgeworfen wurden. Gestern reisten die Flieger eine ganze Stunde über unsere Gegend und man dachte jetzt kehren sie zum Angriff auf Pechelbronn zurück. Jäger umkreisten sie. Wahrscheinlich wurden sie durch die Abwehr zum Abdrehen gezwungen und machten dann einen Umweg.

Alles befürchtet einen Angriff auf unserm Bahnhof, und bei Alarm laufen die Leute aus der Bahnhofsgegend mit Köfferchen ins freie Feld.

Was wird das für ein fröhliches Wiedersehen geben, wenn all diese Dinge vorüber sind. Hier gibt es auch viele Lücken von Gefallen, Toten. Gestern habe ich Onkel Kleiber versehen (Wassersucht). Viele werden den Frieden nicht mehr erleben. Sie werden wohlgehört haben, dass der Bruder von Sr Clodena zum Tod verurteilt, letzte Woche, « *beim Ausgraben feindlicher Munition* » vom Leben gekommen ist. Mit Gruss, J. Imbs.

Sur le même sujet : Pierre Vonau : « *Mémoires d'histoire. Familles saverbnoises transplantées au camp SS de Schelklingen (1941-1945)* ». Pays d'Alsace, p. 43-58.

